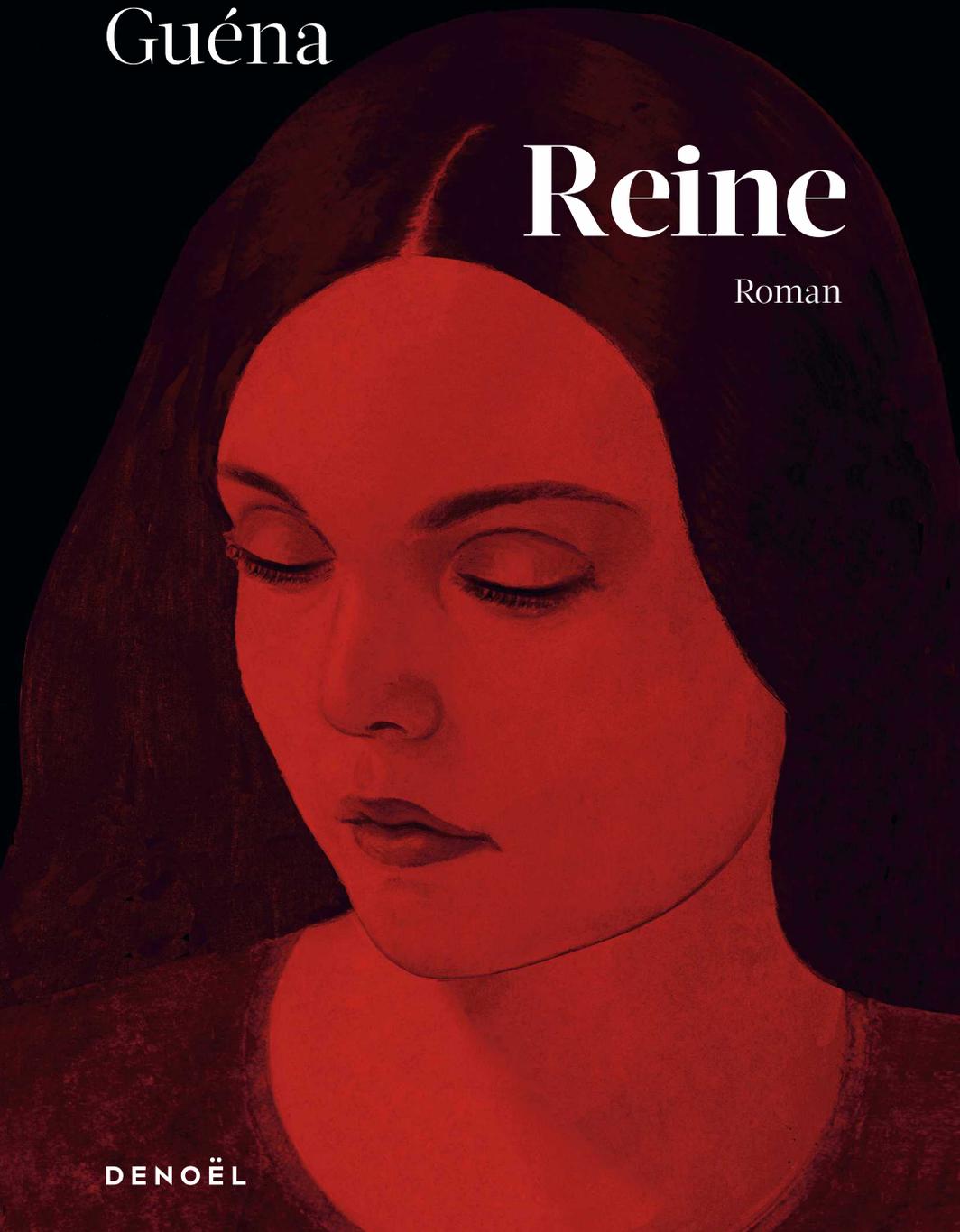


Pauline  
Guéna

# Reine

Roman

DENOËL





Reine

DE LA MÊME AUTRICE

*Le Fleuve*, Robert Laffont, 2004

*Pannonica*, Robert Laffont, 2007

*Que de l'oubli*, Robert Laffont, 2013

*L'Amérique des écrivains. Road trip*, avec Guillaume Binet,  
Robert Laffont, 2014

*Mimi*, avec Jean-Michel Décugis et Marc Leplongeon,  
Grasset, 2018

18.3. *Une année à la PJ*, Denoël, 2021

*Daft*, avec Anne-Sophie Jahn, Grasset, 2022

Pauline Guéna

# Reine

roman

**DENOËL**

Illustration de couverture © Pierre Mornet

© Pauline Guéna et Éditions Denoël, 2024

Je suivis ce mauvais garçon  
Qui sifflotait mains dans les poches  
Nous semblions entre les maisons  
Onde ouverte de la mer Rouge  
Lui les Hébreux moi Pharaon

Que tombent ces vagues de briques  
Si tu ne fus pas bien aimée  
Je suis le souverain d'Égypte  
Sa sœur-épouse son armée  
Si tu n'es pas l'amour unique

Apollinaire,  
*La Chanson du mal-aimé*



Le gémissement de terreur de Reine est entré dans son cœur alors que le ciel se bleulait sur la ville, à la fin d'une journée d'été, chaude, moite, couverte – étouffante, même.

Marco est debout. La sueur qui couvre son torse nu, noueux comme un arbre, le torse d'un homme de plus de quarante ans, fait courir sur sa peau un frisson de fièvre. Il ouvre le tiroir de la table de nuit et en sort son petit Glock, compact et dur. Déjà, il descend l'escalier, ses pieds nus ne font aucun bruit sur le carrelage, il franchit en silence la porte du bar – il l'a huilée lui-même –, le sol est encore humide de la serpillière qu'elle était en train de passer, il contourne le comptoir et les aperçoit qui se font face, immobiles. Elle tient devant elle le manche de son balai, protection dérisoire. Derrière le rideau soyeux de ses cheveux noirs tombant jusqu'à sa taille, on distingue sa lèvre gonflée.

Marco tend le bras, prend à peine le temps de viser, fait feu. La première balle atteint l'homme au flanc gauche et Marco a cette réflexion qui n'est pas nouvelle : les salopards mettent plus longtemps à mourir. Car, alors qu'il aurait dû crever, cet enulé se met à courir.

Relents de pisse, de merde de chien, gaz retenus par les artères étroites, vapeur d'haleines et sécrétions de cheveux sales. Chaque matin, en ouvrant sa fenêtre, il suffoque. Pour quelques levers de soleil éclatants sur la Seine, pour quelques ciels enivrants au-delà du Pont-Neuf, qui ont soulevé sa petite âme provinciale d'une espérance aiguë aussi douloureuse que surprenante, combien d'heures ternes, maussades, ont été ici englouties ? La ville est clivée, comme on dit au Journal, dont la recette est d'ailleurs l'opposition des féministes aux hommes, des « génération Z » aux boomers, des grévistes aux usagers, des écologistes à ceux qui prennent l'avion, des musulmans à tous les autres – mais jamais des riches aux pauvres (ni l'inverse). Je serais pas en train de devenir populiste, des fois ? se demande-t-il avec étonnement, lui le libéral, le macroniste enfiévré du premier quinquennat, le transfuge de Picardie échappé par la haute voie de la méritocratie, lui le fils d'un père imbécile, lui le défricheur.

Il contemple encore un moment l'infinie étendue de l'injustice en habits de lumière et se demande à nouveau ce

qu'il est venu foutre à Paris. Et, immédiatement après, ce qu'il pourrait faire d'autre.

Léan doit le prénom qui le désole au système de production de Toyota, le *lean manufacturing*, et ce n'est pas une plaisanterie. Son paternel l'a vraiment baptisé en fonction du principe managérial qui a fini par avoir sa propre peau, à savoir : réduire au minimum les processus n'ajoutant pas de valeur au produit fini. Il l'a francisé en y mettant un accent et Léan a passé son existence à préciser « Léan, L-É-A-N, pas Léon... ». On ne choisit pas son prénom. Et on ne le change pas facilement non plus, n'en déplaît à son père qui s'est renseigné sur les démarches à faire pour le rebaptiser lorsqu'il a été lui-même réduit, quelques années avant la retraite. Alors là, oui, il aurait souhaité l'avoir appelé autrement – Léan préfère ne pas savoir ce qu'il avait en tête –, mais Léan c'était, et resterait.

Il a détesté son nom jusqu'au jour où Mélie l'a prononcé pour la première fois. Ils avaient quinze ans, elle venait de s'installer avec sa famille dans une maison étroite du village et tous les garçons lui tournaient autour, mais c'est lui qu'elle avait choisi. Elle avait dit « Lé », juste « Lé », de sa voix un peu rauque et précipitée, « Lé » contre son oreille, il sent encore son souffle qui fait courir sur son corps un frisson, « Lé » sur sa peau, « Lé ».

Il se secoue, il ne faut pas penser à Mélie, la règle est pourtant simple.

Léan termine de mettre ses chaussures, nubuck, semelle de crêpe, discrètes, pas de baskets, il est trop jeune pour se permettre d'en avoir l'air, un pantalon beige, une chemise dont il remonte les manches jusqu'aux coudes, c'est plus

fort que lui, il se sent toujours un peu engoncé. Qu'est-ce qu'il donnerait pour poser ses pieds nus sur le sable dur et gris des plages de chez lui. Il termine sa tasse de café, referme la fenêtre, le bruit de la circulation et des klaxons diminue à peine, pas de double vitrage pour cette passoire thermique, puis il claque la porte et, en provincial, tourne deux fois la clé.

La rue. L'odeur, le bruit, les remugles de trottoirs mouillés par une pluie matinale trop fine pour les emporter, tiède, crasseuse et insipide, qui a mêlé les senteurs de pourriture et de pollution à celles des marchés exotiques du quartier. Des pyramides d'épices colorées voisinent les ventilateurs – il en a acquis un, qui tourne la nuit à son oreille, toujours sur le point de rendre l'âme –, et sont remplacées à l'automne par les parapluies, par le makrout pendant le ramadan, les Kinder à Pâques. En dessous se trouvent des bacs pleins de chaussures, de claquettes et de sous-vêtements, dont le contenu se renouvelle selon une logique qu'il peine à saisir, mais qui attire une foule de jeunes mères harassées. Plus loin, un magasin bio vend à des prix prohibitifs des fruits locaux et de saison, poussés dans la terre gorgée de produits chimiques de quelque vallon d'Île-de-France. Jus de poire de Creil, fromage blanc de Chambourcy, fraises du Raincy. Une jeune femme à l'exquise beauté portant un short de sport d'homme, des chaussettes tirées à mi-hauteur de ses mollets adorables et des Birkenstock, dépose sur le trottoir une caisse de petites pommes rouges qui mettent l'eau à la bouche de Léan. Il regarde les muscles tendus de ses bras tandis qu'elle lâche la caisse et se redresse. Elle souffle pour écarter une mèche légère de cheveux blonds, presque

blancs, son débardeur dévoile ses flancs faméliques, elle le fixe de ses yeux gris qui ne sourient pas, il détourne le regard et s'éloigne à grands pas. Les filles parisiennes le laissent sans voix, il n'en a jamais abordé, même pas sa binôme à la rédaction, une gravure de mode arrivée en CDD la même semaine que lui, mais dont le statut est tout à fait différent. Elle est la fille d'une célébrité et le rédacteur en chef l'em-mène parfois déjeuner en tête à tête quand il ne lui a jamais dit ne serait-ce que bonjour. Un jour, ils ont pris l'ascenseur seuls tous les deux et le silence, après le salut poli de Léan, s'est éternisé dans la cabine jusqu'au petit cling signalant qu'ils étaient arrivés. Léan s'est imaginé raconter la scène à Mélie, sur la plage balayée par le vent du nord, le sable blanc dans le lointain se fondant dans la pureté du ciel inlassablement lavé par les embruns, blottis au pied de la falaise couverte de cette maigre végétation têtue, capable de résister à un tsunami, aux vapeurs de la centrale de Penly comme aux tempêtes de sable, les séneçons blancs aux feuilles grises duveteuses se détachant à peine de la dune. Ils auraient tous été là, Mélie, Tiago et les autres, ses amis de jeunesse, ils auraient allumé un feu de bois flotté pour se réchauffer, leurs planches dégoulinantes d'eau glacée auraient été plantées comme les sculptures d'un peuple disparu et, dans le fracas de la mer agitée, une canette à la main, le visage rougi par les flammes, il aurait dit : « On n'était que tous les deux dans l'ascenseur, je lui fais bonjour et le gonze ne tourne pas seulement la tête, comme si personne n'avait parlé », et les autres auraient ri. Peut-être pas Tiago, qui préférerait toujours décider lui-même le tempo et la force de ses moqueries, mais Mélie, elle, aurait souri, il en est sûr. Tout ça, c'est la

vie d'avant. Les amours d'avant. Les amitiés disparues. Ça n'existera plus.

Léan sort du métro ensuqué de nostalgie, il traverse le parvis qui mène à l'énorme bâtiment abritant sa rédaction et quelques chaînes de télé. De rares journalistes – on est en août – fument ou téléphonent dans les courants d'air, personne ne le salue. Le vigile ne le reconnaît pas et pourtant c'est le même tous les matins, Léan l'appelle par son prénom dont il se souvient pour l'avoir vu une fois sur son badge. Malédiction des mémoires photographiques, Léan n'oublie rien et ça ne lui sert pas à grand-chose.

La rédaction est sur un plateau ouvert habité d'un bourdonnement de voix un peu diminué par les congés estivaux. Murs blancs, gris des carrés de moquette, arêtes coupantes des angles, des bureaux, des couloirs... il n'a jamais autant détesté un endroit. Il choisit un espace libre, allume son ordinateur, branche son téléphone portable sur le bloc intégré, sort son calepin, entre son code, cet enchaînement de gestes accomplis de façon filée, machinale, avant de s'asseoir, puis il tire la chaise à roulettes et commence à compiler les dépêches de la nuit. Comme le souligne son père, après six ans d'études et un peu trop de morgue, il est bel et bien toujours à la rubrique chiens écrasés (qui s'appelle « infos géné»), même pas au *print*, il doit bien en convenir. Il n'écrit quasiment que pour l'édition web, des papiers courts, prétendument factuels, qui reflètent pourtant fidèlement l'idéologie du Journal et de son propriétaire. Il fait partie du lumpenprolétariat de la presse écrite. En dessous, il n'y a que la PQR. Il n'a même pas le droit de signer ses articles, qui

sortent tamponnés « L'équipe web », ce qui le rend malade, l'équipe se réduisant à sa seule personne.

Léan convoite le service politique. Il connaît par cœur le parcours du rédacteur en chef, celui qui ne dit pas bonjour : un grand lycée de province, Sciences Po Paris, le Centre de formation des journalistes, puis une arrivée au Journal et une ascension fulgurante. D'abord attaché à la couverture d'un parti depuis disparu, ou c'est tout comme, il devient correspondant à Washington, le graal pour ceux qui ne couvrent pas de conflits, et la guerre n'est pas son truc. Revenu des États-Unis, il rejoint la chefferie. La popol n'a aucun secret pour lui. Il y a depuis longtemps ses entrées, ses contacts, ses amis. Léan a beaucoup rêvé sur sa fiche Wikipédia, avant de commencer à comprendre que, pour lui, rien de tel n'arriverait, non parce qu'il lui manque quelque chose, mais au contraire parce qu'il a un muscle en trop. L'éthique, se dit-il pour se rassurer. *La trouille*, répondrait Tiago, s'il était là.

Déterminé à sortir du lot et à bien faire le peu qu'on lui confie, Léan compulse comme chaque matin les dépêches AFP et Reuters, les fils d'actu de la police, les groupes Facebook auxquels il appartient – groupes de flics, groupes de fachos, groupes d'antifas –, puis tous les petits magazines en ligne, Yahoo Actualités, on ne sait jamais, la presse people, et les lettres d'info auxquelles le Journal est abonné. Le travail et la concentration le sauvent, il s'oublie dans l'actualité, c'est d'ailleurs l'idée. Lorsqu'il termine sa diligente revue de presse personnelle, il a une idée de ce à quoi il aimerait s'attaquer et il ne lui reste plus alors qu'à tenter de le vendre à son chef, un homme agité de tics qui porte le nom d'un plat de pâtes, Carbo. Parce qu'il vit dans la

peur, Carbo est incapable, il y a longtemps que Léan s'en est rendu compte, de repérer une info quand il en voit une. Avant d'obtenir son accord, il faut, chaque jour et parfois en vain, travailler longuement cet homme perpétuellement assailli par le doute et pourtant autoritaire et pétri de certitudes. Un abruti de première bourre qui lui fait perdre un temps infini. Carbo, c'est sa croix.

Ce matin, il repère un écho sur la page Facebook d'un flic trop bavard à la tête des brigades d'intervention du 94, un bataillon de brutes qui se prend pour le Raid. L'homme a un physique de statue grecque, son Facebook est essentiellement composé de photos de lui torse nu, corps travaillé par la pratique quotidienne du CrossFit. Il y a quelques images, dont Léan se demande si elles n'ont pas été réalisées avec trucage, où il tient debout sur une main, les pectoraux gonflés à éclater, dans des positions défiant l'apesanteur. Il a simplement enlevé les voyelles de ses nom et prénom pour créer son profil, croyant ainsi passer inaperçu. Dvd Mssn pour David Massena.

Léan l'a rencontré lors d'une opération antiterroriste. Il était encore stagiaire et guignait un poste à la rédaction. Le cours des événements l'avait conduit jusqu'en Normandie, dans une petite Dacia beige empruntée à un copain, au volant de laquelle il s'était soudain trouvé, emporté par son élan, à dépasser les blindés des brigades spéciales parties à la poursuite d'un terroriste. Incrédule et furieux, un membre du GIGN avait fini par le forcer à se garer sur le bas-côté et l'avait confié à la garde du commando casqué venu en renfort du 94, huit hommes piaffant d'en découdre, impitoyablement maintenus à l'arrière par les vrais pros. Pendant que

l'armée délogeait le criminel replié dans un pavillon conspiratif (Léan a toujours aimé ces termes policiers qui glissent dans le langage courant quand personne n'y prend garde), il avait sympathisé avec les gros bras réduits à l'impuissance. Dans les fumées noires des usines de Porcheville, des liens s'étaient noués. Léan sait écouter et les hommes d'action aiment souvent parler. Ils avaient fini par devenir amis, ou quelque chose comme ça. Parfois ils se voient et David lui file quelques infos, par ennui, envie de se faire mousser ? Il n'en retire d'autre bénéfice qu'une oreille attentive et Léan surveille régulièrement ses posts, où David se fait tour à tour sélectionneur de l'équipe de France, politologue, Nostradamus, coach sportif ou diététicien, mais toujours nationaliste, espérant qu'il en dise trop. Ce matin, il lit quelques mots postés dans la nuit et faisant référence à une « opé en cours à Champigny-sur-Marne ». Entre les lignes, il comprend qu'il s'agit d'un meurtre, et s'étonne qu'on envoie une compagnie de sécurisation pour un homicide. Il tape un message à David : « t'y es tjs ? » que l'autre lit, comme l'atteste la notification, mais qu'il laisse sans réponse. Dans la minute qui suit, le post Facebook est effacé. Léan est désormais convaincu qu'il y a quelque chose à creuser.

Il lève la tête. Son chef est arrivé, la tasse de café gref-fée à la main, et les cheveux déjà dressés comme s'il y avait fourragé devant l'insondable énigme de sa propre existence. Le moment n'est ni pire ni meilleur qu'un autre. « Vends-le-moi, dit toujours Carbo. Si t'es pas capable de me le vendre à moi, t'arriveras à intéresser personne. » Léan, qui suppose les lecteurs plus intelligents que Carbo, prend une grande inspiration et va plaider son cas.

Une heure plus tard, il est dans la ligne A, déjà épuisé de l'énergie dépensée pour avoir le droit de commencer à travailler. Enquêteur de RER, pense-t-il avec un brin d'amertume, et encore, il doit se battre pour y arriver. Il a des impatiences tandis que le train progresse à travers la grande désespérance de l'Île-de-France, émergeant des souterrains parisiens pour longer des baraques insalubres, des carrés de potagers partagés et d'immenses cités hérissées de tours pas encore démolies, où il distingue la couleur des draps et des tapis battus par le vent. Il aperçoit, coincées entre les bretelles d'autoroute, les rails et la Marne étroitement bordée de canaux, les baraques de carton de bidonvilles dont il a découvert avec stupéfaction que la ville la plus riche d'un des pays les plus riches n'avait jamais réussi à les résorber et que tout le monde s'en foutait.

Peut-être que ce sont les yeux noirs de Reine qui lui ont remis en tête les petits chevaux corses du Haut-Nebbio, alors qu'il repose, immobile mais aux aguets, muscles tendus sous une feinte décontraction, comme un gros chat, un bras passé derrière la tête en guise d'oreiller, la crosse de son revolver bien en main, le sac fermé posé à ses côtés, ses chaussures seulement délacées, dans le taudis coincé sous la deux fois deux voies où il a trouvé refuge. L'odeur du matelas sans draps, faite de sueur et de moisissure, se dissipe alors qu'il s'enfonce dans ces yeux si pleins d'une chose qui lui échappe. Lui reviennent des souvenirs depuis longtemps enfuis, le galop des troupeaux sauvages dans le maquis poussiéreux, le grognement des cochons invisibles dans la broussaille, les cloches qui tintaient au cou de ses chèvres. Malgré toute sa volonté, consacrée pendant des années à oublier, il dérive vers le passé, porté vers la vallée ombragée de son enfance, dans ces ravines et ces châtaigneraies dont il connaissait les moindres sentes, sur ces hauts plateaux où les bergers pratiquaient encore, à la fin du siècle dernier, un pastoralisme semi-nomade. Il a grandi sous les arbres

noirs et tordus, son corps mince, presque frêle, de gosse mal nourri, maltraité, peu aimé, y trouvait refuge. Et à seize ans, alors que personne ne voulait de lui nulle part – trop grand pour l'école, trop jeune pour l'armée, trop sauvage pour les hôtels de la côte –, il avait été engagé pour surveiller un troupeau de ces chevaux qu'une association tentait de réimplanter dans l'île. Il escortait de loin, solitaire et fasciné, ces *paganacci* dont le sabot trouve l'équilibre même sur les pierres les plus escarpées, fins et musclés dans leur robe baie.

Dehors, la température monte et la tôle qui l'abrite se fait vibrante. Les mouches vrombissent, il entend le grondement de l'autoroute voisine et des cris d'enfants qui jouent quelque part, plus près le jappement d'un chien, une vie minuscule et obstinée. Ses yeux ne se ferment pas, il lutte contre lui-même, incapable de se laisser aller au sommeil dont il a besoin. Les muscles au coin de ses paupières sont tendus et le brûlent. Comment s'est-il fourré dans une merde pareille? Son front est moite. Il revoit le soyeux rideau des cheveux de Reine, y passe la main, sentant sa douceur de soie avec le vertige de l'illusion, et il s'est peut-être endormi, finalement, tandis que se mêlent en lui le plaisir retrouvé de l'odeur du sous-bois et celui, hypnotique, de son odeur à elle. Le soleil poursuit sa course derrière le brouillard de pollution et chauffe comme dans une éprouvette vapeurs toxiques et suées humaines au son entêtant d'une radio qui diffuse de la variété française. Mais dans sa main qui croit tenir le doux rideau de ses cheveux tièdes, si souples qu'ils paraissent vivants, il n'y a rien, rien du tout.

Les rues étroites qui mènent à la place de la Mairie sont encore barrées de rubalise marquée « Police », et un planton en uniforme monte la garde à chaque extrémité. Léan fait le tour du pâté de maisons en se demandant comment procéder. La locale du *Parisien* est déjà à l'œuvre un peu plus loin, en train d'interroger un jeune homme torse nu. Elle reconnaît Léan et lui jette de loin, derrière la masse broussailleuse de ses boucles emmêlées, un regard de défiance, pour voir s'il a trouvé, lui, quelque chose de mieux à se mettre sous la dent. Si elle imagine qu'il va faire un micro-trottoir, elle se trompe. Un peu plus loin, il repère la Clio des techniciens de la Crime. L'espoir accélère son pouls. Il approche et reconnaît Claire, auprès de qui il a fait un stage de formation de trois jours à l'issue de son école. Tout le monde avait demandé des services de police actifs de la préfecture, il s'était donc rabattu sur la grande couronne, moins convoitée, et sur l'Information judiciaire. Claire l'a vu, elle aussi, et elle le regarde avancer sans répondre à son salut, ses yeux verts soulignés de fatigue s'alourdissant déjà de contrariété. Elle oppose un simple « Non » au « Bonjour ! » qu'il a tenté

jovial. Il soupire, pose la main sur le capot brûlant et tord son corps pour mettre ses yeux à la hauteur des siens. Elle a encore ses surchaussures aux pieds :

— T'es prête pour le bal, lance-t-il dans une pathétique tentative de copinage.

— J'ai toujours dit que c'était débile d'accueillir des journalistes à l'IJ.

— Tu as passé la nuit sur les constats ?

— À quoi pensaient les tauliers quand ils se sont dit : Tiens, si on faisait entrer le loup dans la bergerie ?

— Le loup ? Des journalistes stagiaires ?

— C'était une idée de merde.

— J'ai entendu dire que c'était du lourd, cette affaire.

— Nouer des liens personnels et après, quoi ?

— Ils ont fait venir l'équipe d'intervention du département, à ce que j'ai compris.

— Léon...

— Léan.

Elle se détourne, il se dit que c'est le moment d'essayer la rupture de ton.

— Fais-moi passer, je t'en supplie.

— Pour perdre mon job ?

— Je m'installe au café en face, discrètement, tranquillement, personne me verra.

— En face de quoi ? Y a pas de café en face. Le café, c'est la scène.

— Le meurtre a été commis dans un café ?

— Je m'en vais, là, j'ai fini.

— Prétends que tu as oublié quelque chose.

— Je n'oublie jamais rien.

— Par exemple, ton carnet de notes est resté sur place.

— Qu'est-ce que j'ai à y gagner, Léon ?

Invite à la négociation ? se demande-t-il.

— Un article sur les conditions de travail à l'IJ ?

C'est la principale chose qu'ils avaient daigné lui expliquer lors de son stage : leurs horaires, leur statut, leur retraite, moins avantageux que ceux des fonctionnaires de police. Tandis qu'il les suivait d'autopsies (essayant de ne pas tourner de l'œil) en scènes de crime (des souvenirs gravés pour toujours sur sa rétine, le motif exact du drap enveloppant le corps sans vie d'une jeune fille, sa dernière tasse de thé, pas finie, posée sur la table basse, les bleus sur son cou. « Regarde les pétéchies », avait dit Claire de sa voix lasse en soulevant une paupière maquillée sur l'œil mort), tout ce temps-là, de leur premier café le matin à leur séparation sur le parking le soir, leur sujet de conversation favori, obsessionnel, brûlant, avait été leur statut.

Claire regarde droit devant elle sans répondre. Elle fait plus que ses trente ans, les nuits sans sommeil ont abîmé ses paupières.

— Un papier sur le statut non conventionné des analystes ?

Il lui semble qu'elle l'écoute un peu plus attentivement. Il pousse.

— C'est absolument dégueulasse que vous soyez obligés de passer par le concours externe si vous voulez avoir le statut. Pourquoi n'avez-vous pas les mêmes avantages ?

Elle se tait encore un peu puis ça déborde.

— Les avantages salariaux et l'ancienneté ne nous sont pas comptés, puisqu'on est contractuels.

— Ça me révolte et ce sera dit.

— Je ne te laisserai pas descendre, Léo.

— Emmène-moi juste faire le tour.

Elle soupire, il sourit.

— Monte.

Il claque la porte de la Clio, elle démarre. La fille du *Parisien* le voit passer et la surprise agrandit ses yeux, Léo retient un sourire victorieux. La Clio ralentit devant le planton.

— PJ, dit Claire par la fenêtre ouverte.

Elle n'a pas besoin de sortir sa carte, son assurance suffit. Léo se demande s'il y arriverait. Ça pourrait marcher une fois, mais ça coûterait cher s'il se faisait prendre. Le planton soulève bien haut la rubalise amollie par la chaleur, elle produit le froufroutement d'un animal tropical sur le toit, tandis que Claire redémarre brutalement.

La place de la Mairie est plantée de marronniers qui perdent déjà leurs feuilles. Un désordre de véhicules de police encombre les lieux et quelques agents en tenue tentent de maintenir les curieux chez eux. Le contour d'un corps est dessiné sur le seuil du café, du sang a séché sur le trottoir. Une petite femme bien mise en qui il devine la juge – « substitut », précise Claire – s'entretient avec des policiers.

— Pourquoi tant de ramdam ? demande-t-il tandis que Claire, lentement, entreprend de faire le tour de la place pour le laisser tout voir.

— Mairie. Et puis, il est connu.

Léo hoche la tête et sort son carnet.

— Son identité ?

— Va te faire mettre.

Un flic à l'air épuisé fait signe à Claire, elle ralentit et s'arrête.

— On te manquait déjà ?

— Et toi, ton dodo t'appelle pas ?

— La brigade de jour est à la bourre.

Il regarde Léan avec le soupçon machinal des forces de l'ordre dans le fond de l'œil.

— Bonjour ? prononce-t-il avec un point d'interrogation dans la voix en guise de commencement d'interrogatoire.

— Stagiaire, le coupe Claire, faisant rempart.

— Eh ben bon courage, y en a qui aiment les autopsies à ce qu'on dit, et ils seraient même pas bizarres.

Léan sourit, Claire redémarre avec un rire fatigué :

— Si si, on est bizarres.

Il aperçoit, à une fenêtre, un jeune qui regarde la place depuis son balcon, juste en face du café, et note l'adresse sur son calepin. Il sait que Claire en a marre, qu'elle est tendue, qu'elle veut rentrer se coucher. Il n'obtiendra rien de plus. Elle tourne à gauche. Il n'a vu nulle part la compagnie d'intervention de David.

— Tu peux m'en dire plus ? Un petit truc.

— Tu le sauras vite par la presse.

— C'est moi la presse.

— Six balles, dont une transfixiante, deux par le grand dorsal gauche, une s'est arrêtée dans le poumon, vu la quantité de sang régurgitée, une qui a rasé le crâne et une dans la nuque. Décès probable vers 23 heures.

Il note rapidement.

— Mais c'est qui ?

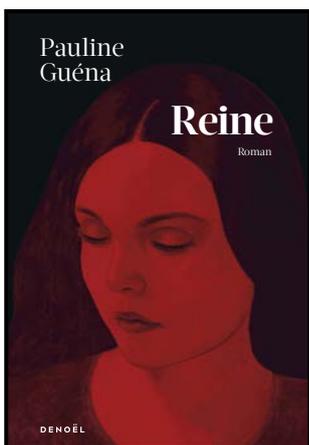
— J'en sais rien.

**« Il se réveille en sursaut. Les cris et les rires des enfants ne sont pas ceux de l'école du village, mais c'est bien l'odeur sèche du béton et celle, suffocante, de la tôle chauffée à blanc qui ont mêlé dans sa sueur et dans la crasse les années et les lieux. Il se redresse, sa prise sur l'arme resserrée, aux aguets. Les enfants se sont tus. Comme les oiseaux. »**

Marco est tueur à gages. C'est un professionnel fiable et efficace qui a toujours honoré ses contrats. Jusqu'à ce jour d'été où Marco va tuer par amour.

Sa cavale commence. À ses trousseaux, le milieu, la police et un jeune journaliste en quête de gloire. Devant lui, rien d'autre que l'été qui n'en finit pas, et la femme qu'il aime.

Pauline Guéna est romancière et scénariste. Elle est notamment l'auteurice du *Fleuve* (prix du Premier Roman Edmée-de-La-Rochefoucauld, 2004), de *L'Amérique des écrivains* (avec Guillaume Binet, Grand Prix des lectrices de Elle, 2014) et de *18.3, une année à la PJ* (2020). L'adaptation de *18.3* au cinéma par Dominik Moll, sous le titre *La Nuit du 12*, a reçu sept césars en 2023, dont celui du meilleur film.



Reine  
Pauline Guéna

Cette édition électronique du livre

*Reine* de Pauline Guéna

a été réalisée le 16 février 2024

par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

(ISBN : 9782207181089 - Numéro d'édition : 628603)

Code produit : Q05443 - ISBN : 9782207181119

Numéro d'édition : 628606